

« Les arguments s'offriraient aujourd'hui d'eux-mêmes à ma pensée. En les développant, je craindrais d'anticiper sur des choses que d'autres ont accepté la mission de vous dire. Des deux conférences, que vous entendrez aujourd'hui et auxquelles j'espère bien qu'il me sera possible d'assister, l'une vous présentera l'histoire de vos magnifiques arènes, auxquelles se rattache le souvenir de nos premiers martyrs ; dans l'autre un jeune, mais déjà bien connu professeur de la Faculté des lettres de Bordeaux vous parlera de nos chers Canadiens. Je dis nos Canadiens, car ils sont bien à nous. C'est du sang français qui coule dans leurs veines et dans les nôtres. Mais laissons ce sujet et réservons-nous pour le plaisir que nous goûterons ce soir à l'entendre.

« Quant à la thèse que j'énonçais tout à l'heure, il n'est plus besoin d'en fournir la preuve, tant vous êtes tous convaincus de sa vérité ! tant elle inspire votre bonne conduite, à vous, nos frères bien-aimés d'Amérique. Tournons nos regards vers cette terre si française du Canada ; regardons cette incomparable colonie, où notre nom inspire la plus fraternelle tendresse et où la fidélité à la France subsiste comme un sentiment invincible. Baissons la tête, Messieurs ; les vicissitudes de la politique nous ont arraché cette portion de nous-même et il faut bien nous incliner, sans rien perdre de notre fierté et de notre patriotisme, devant les fatalités de l'histoire, même à l'heure où la patrie pleure ses défaites et sent avec douleur qu'on lui ravit ses enfants. On aime sa patrie, telle qu'elle est, comme une mère aime son enfant tel qu'il est. Vous comprenez, Messieurs. Ces sentiments-là ne s'analysent pas, ne se discutent pas ; ils s'imposent. Dans la constatation des infirmités et des douleurs de la patrie, il y a encore du patriotisme et du courage ; elle ne va pas, en effet, sans que s'affirme notre espérance dans un avenir meilleur, qui ne saurait jamais manquer au courage persévérant.

« Voilà donc, sur cette terre d'Amérique, une colonie dont les habitants sont restés fidèles à l'amitié de la France, bien que la France ait dû tristement les abandonner à la domination anglaise, il y a de cela plus d'un siècle. L'histoire de cet abandon et des malheurs qui nous l'ont imposé est écrite dans nos annales et nous voudrions pouvoir détruire les pages où l'on a consigné un si douloureux souvenir. Devant cette grande infortune, on comprend le mot célèbre de Montcalm, à qui l'on annonçait sa mort prochaine : « Ah ! tant mieux ! je ne verrai pas la reddition de Québec ! »

« Pauvre et malheureuse colonie, la voilà noyée dans ce flot américain ou anglais, privée de ses coutumes et de ses magistrats, subissant toutes les vexations, ployant la tête sous le joug qu'on lui impose ! Elle garde, malgré tout, le souvenir de la France, qui est toujours pour elle la mère-patrie et conserve l'espoir de sentir entre la France et elle à tout jamais les liens d'une fraternité indissoluble. Où trouverons-nous le secret d'une pareille fidélité et de si constantes espérances ? Vous ne me démentirez